

Chapitre 9

A 9h 22, au deuxième étage, Martial Schneefurt, sortit de la salle 213, contiguë au cabinet d'histoire, et se dirigea vers celui-ci. Ce matin-là, il n'avait pas cours, exceptionnellement. En effet, la moitié des 3^{ème} était partie au CHU assister à une causerie-débat avec des professionnels de la santé, dans le cadre de la prévention des MST et de la contraception. Martial Schneefurt n'y était pas allé avec ses collègues pour la simple raison qu'il ne supportait pas l'odeur de l'hôpital. Il défaillait, au sens strict du terme. On le savait, depuis le temps, et il était toujours excusé et remplacé par un surveillant. Aujourd'hui, c'est la dénommée Farida qui s'y était collée.

Martial Schneefurt profitait de cette matinée pour corriger des copies et préparer les cours de la semaine. Justement, il avait besoin de cartes de géographie vierges à faire remplir par les élèves : comportant un tracé des continents, il y manquait les noms des fleuves, des villes, des montagnes. Dans une chemise prévue à cet effet, il y en avait plusieurs modèles qu'il suffisait de photocopier ; opération qui pouvait se réaliser en salle des profs, au CDI ou chez la secrétaire (généralement on choisissait la salle des profs).

Devant la porte du cabinet, Martial Schneefurt marqua un temps d'arrêt : la clef, censée se trouver accrochée à son trousseau, n'y était pas !

Eberlué, le professeur recompta ses clefs. Celle du cabinet brillait par son absence. « Ça alors ! c'est un peu fort de café ! »

Décontenance, il se demanda quoi faire : aller tout de suite signaler la disparition ou trouver quelqu'un qui lui ouvre avec sa propre clef ?

Le hasard trancha pour lui : Christiane, l'une de femmes de ménage, passait précisément au bout du couloir. Il trottina vers elle, lui expliqua son cas, et elle de répondre :

– Pas de souci, je vais vous ouvrir. J'ai une clef. Nous avons nettoyé le local hier soir. Il n'y avait d'ailleurs pas grand'chose à faire. Mais c'est tant mieux pour nous, n'est-ce pas ?

Elle introduisit sa clef, la tourna, manœuvra la poignée, s'écarta :

– Je vous en prie. Vous allez pouvoir prendre ce que vous vouliez.

Le professeur fit un pas et se statufia dans le chambranle. Christiane qui jetait un œil satisfait dans le local « bien propre » porta une main à la bouche :

– C'est pas vrai ! C'est pas Dieu possible !

– Vite ! Allez chercher la policière, elle est là, je l'ai vue ce matin ! Je reste ici, je ne bouge pas. Dépêchez-vous !

Christiane partit au pas de course vers l'escalier, levant les bras, coudes écartés du corps, dévala les marches en marmottant « c'est pas possible ! c'est pas possible ! », tout éplapourdie par ce qu'elle avait vu. Elle courut d'une traite jusque chez Francine Gireau, oublia de toquer à la porte, apostropha, tout essoufflée, Clotilda qui levait un visage surpris vers elle :

– Montez vite ! Y'en a encore un ! Vite, on vous attend là-haut ! Je préviens madame Francine ! Mon Dieu, c'est une malédiction !

Elle disparut, tout affolée, et on l'entendit qui marmonnait encore : « C'est épouvantable ! »

Clotilda et Gentoise s'étaient déjà propulsés hors du bureau, en proie à un sombre pressentiment. « Encore un ? » Ils grimpèrent les escaliers quatre à quatre – la capitaine moins vite que le lieutenant, à cause de sa jupe – et avisèrent un professeur posté en sentinelle au milieu de l'aile est-ouest, devant une porte à demi-ouverte.

Gentoise l'ouvrit complètement et Clotilda se glissa à son côté pour mesurer l'étendue des dégâts.

Tout le long du mur, à gauche, un portoir de cartes et deux armoires se succédaient ; celles-ci étaient munies de portes vitrées et on voyait à l'intérieur des cassettes rangées à la verticale, étiquette présentée vers l'extérieur. En face s'alignaient des étagères métalliques chargées de matériel de dessin. Et entre les deux, par terre, gisait une femme : une jambe repliée, l'autre en extension, un bras déjeté vers l'arrière, l'autre coincé sous son poids, la tête orientée selon un angle bizarre. Elle était vêtue d'un pantalon et d'un sous-pull noirs très ajustés, et il sautait aux yeux qu'elle ne respirait plus.

Clotilda intima au professeur de ne pas bouger et s'avança à pas de loup vers la femme au sol, la contournant par un côté pendant que Gentoise la contournait par l'autre. Elle avait cette immobilité très spécifique des corps privés de vie que les policiers ne connaissaient que trop bien.

Un détail insolite accrocha le regard de la capitaine. Elle se pencha : pas de doute ! L'objet qui gisait sur le linoléum, entre le cou et le menton de la défunte, était une clef. Une clef qui ressemblait au passe que tous les profs possédaient. Tous les profs et tout le personnel du collège... Clotilda se garda bien d'y toucher.

Elle fit signe à Gentoise de battre en retraite.

Revenue dans le couloir, elle composa le numéro qui la reliait directement à son chef, Frédéric Romain, à l'Hôtel de Police.

– Commandant ? Ici Clotilda. Je suis au collège Schuler. Je vous signale un deuxième homicide.

– Vous en êtes sûre ?

– Autant qu'on peut l'être. On peut faire venir le légiste. Mais cette fois la scène du crime est clean. Envoyez les gars du labo avec leur matériel. Prévenez les agents du Système d'information. Je contacte le juge Bayler.

Frédéric Romain ne se permit aucun commentaire. Il fit ce que sa subordonnée lui demandait. Il n'en pensait pas moins que cela allait faire des vagues, cette histoire. « Un tsunami ! »

Michel Bayler prit la nouvelle avec un sentiment d'exaspération non feint. Déjà qu'on lui tannait le cuir dès l'aube pour savoir où il en était... Voilà qui n'arrangerait rien. Il plia bagage séance tenante, prévenant Michelle, sa « greffière en or », qu'il serait sans doute absent pour le reste de la matinée. Il commençait à la connaître, la route du collège Schuler ! Tout en conduisant, il s'autorisa à téléphoner au substitut Dominique Ziegler pour le mettre au courant.

Ce dernier poussa un soupir fataliste et se mit à passer des coups de fil tous azimuts : le Procureur, le Préfet, l'Inspecteur d'Académie. Les gros bonnets allaient pousser des cris d'orfraie, mais tant pis !

Evidemment tout se conjuga pour créer une ambiance d'émeute et de panique au collège : les policiers et les techniciens arrivèrent pile poil au moment où la

récréation de 10h commençait. Les garçons et les filles de 4^{ème}/3^{ème} s'en donnèrent à cœur joie :

- Les keufs !
- Les keufs débarquent à nouveau !
- Oh ziva ! On les a assez vus, ma rolpa ! Qu'est-ce qu'ils viennent foutre la merde ici ? On est chez nous, ici !
- Eh, y'a des mecs en blouse blanche, comme dans R.I.S.
- Tu regardes ça, toi ? C'est nul ! Ça vaut pas les Experts.
- Lesquels : New York ou Miami ?
- Vous êtes relous, les mecs !
- La vache, le p'tit blond avec sa p'tite mallette, j'le kiffe un max !
- Il est moche ! Moi, je préfère l'autre...
- C'est tous des bouffons !
- Surtout l'autre, là, il se la pète avec son costard de bourge !

Les agents en tenue précédés par un brigadier, le juge d'instruction et deux spécialistes du relevé d'empreinte en tout genre franchirent la cour entre deux haies de visages plus ou moins intrigués, plus ou moins hostiles. Ils avaient l'habitude. Lorsqu'on les appelait au secours, dans tel ou tel quartier, ils étaient salués par des huées, quand bien même nul ne savait pourquoi ils venaient... Bienheureux quand ils n'étaient pas accueillis par des jets d'œufs crus ou un reste de spaghetti à la sauce tomate ! C'est le juge qui avait le plus de mal à digérer son « costard de bourge »...